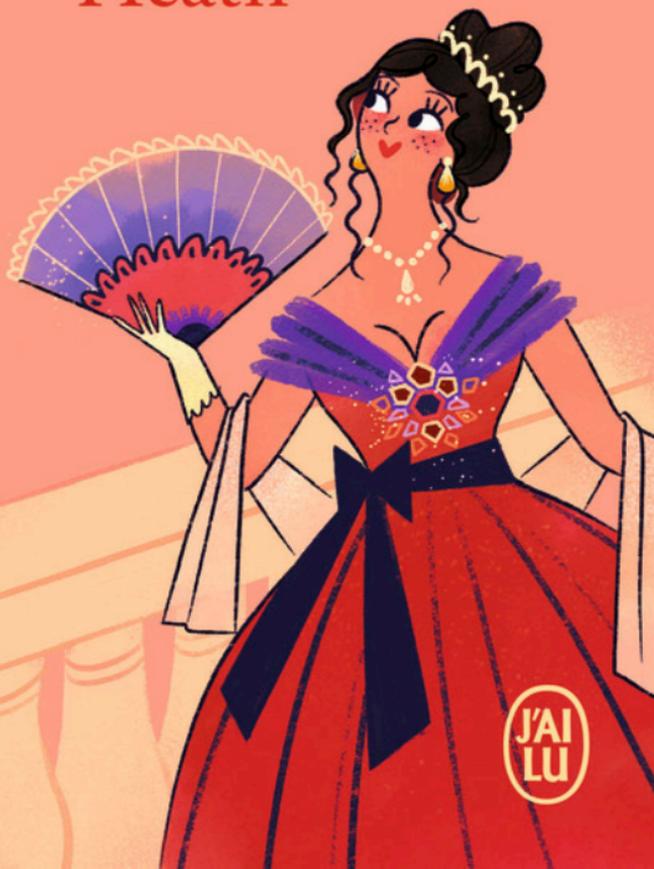


Regency

Fiancés d'un jour, fiancés toujours

Virginia
Heath



J'AI
LU

Fiancés d'un jour,
fiancés toujours

VIRGINIA
HEATH

Fiancés d'un jour,
fiancés toujours

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agnès Girard*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
NEVER FALL FOR YOUR FIANCÉE

Éditeur original
St. Martin's Griffin,
an imprint of St. Martin's Publishing Group, New York

© Susan Merritt, 2021

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

La Régence anglaise, qu'est-ce que c'est ?

Pour la plupart d'entre nous, la Régence, période de l'histoire anglaise très prisée des auteurs de romances historiques, est une notion très vague. La Régence au sens strict ne dure que de 1811 à 1820 et correspond à la fin du règne de George III. Mais le terme de « Régence anglaise » désigne parfois une période plus étendue, de 1795 jusqu'au règne de la reine Victoria.

Ah, la Régence ! Les bals de la saison londonienne, avec ses robes somptueuses et ses pierreries étincelantes ! Ainsi parées, les débutantes ne sont là que dans un seul but : décrocher un époux titré. Pourtant, sous certains corsets et coquets chapeaux, couvent d'autres envies que celles de devenir épouse et mère – ou, pire, gouvernante, pour qui a eu la malchance de naître au sein de la noblesse désargentée. Quant à étudier ou à avoir une carrière, quelle absurdité !

Mais la révolte gronde sous les crinolines. Jane Austen fait de ses héroïnes des femmes à l'intelligence vive et à la langue acérée. Des pionnières avides d'égalité et de connaissances s'emparent de la cause des femmes et finissent par obtenir la création de collèges d'enseignement réservés aux femmes, à Oxford même, en 1879. Et, en 1882, la loi sur la

propriété des femmes mariées est amendée : celles-ci peuvent désormais conserver la propriété des biens qu'elles apportent dans le mariage.

À sa façon, la Régence arrime ainsi solidement la société britannique à la modernité.

1

Fin novembre 1825

Le problème avec le mensonge c'est que, mal maîtrisé, il a une fâcheuse tendance à rattraper son auteur.

Brossant le tableau d'une réalité embellie – pour ne pas dire d'une fiction totale –, celui de Hugh avait fini par devenir un chien enragé aux babines retroussées et écumantes qui menaçait de planter ses crocs dans la partie charnue de son anatomie. Et l'on ne pouvait rien y faire.

Il relut la lettre, avec le vague espoir d'avoir mal compris l'écriture inclinée et flamboyante de sa mère. Mais non. Il était fichu. Elle avait réservé au départ de Boston pour le 1^{er} décembre et, si la marée, les courants et les alizés y consentaient, elle serait dans le Hampshire pour Noël. Il avait reçu cette fichue lettre trop tard pour empêcher ce voyage – et à coup sûr, c'était voulu. Sa mère, son beau-père, et un bon paquet de problèmes étaient donc en cet instant ballottés par les flots de l'océan Atlantique en direction des côtes anglaises. Pire – en admettant qu'il puisse y avoir pire –, ce voyage n'avait qu'un seul et unique objectif : rencontrer et faire

plus ample connaissance avec sa fiancée, dont le deuil était enfin terminé.

Sa fiancée qui n'existait pas.

— Autant te rendre à l'évidence. Tu es fait comme un rat.

Son meilleur ami, Giles, futur héritier d'un titre de duc qui ne l'enthousiasmait pas plus que cela, était un éternel pessimiste. Il prit un huitième sablé et le mâcha d'un air songeur tout en fixant son plafond.

— Et si c'était le bon moment pour disparaître ? reprit-il. Pars faire un grand tour d'Europe et ne reviens qu'après leur départ. Ton beau-père est un homme d'affaires, non ? Pour autant que je sache, ces gens-là ne supportent pas de s'absenter très longtemps.

— Si je pars, autant tout dire à ma mère. Elle va fouiner partout jusqu'à ce qu'elle ait exhumé la vérité, et alors là, crois-moi, je n'ai pas fini d'en entendre parler. Je te rappelle que si j'ai inventé Minerva au départ, c'est parce qu'elle menaçait de venir et de me trouver une épouse. Tu n'as pas idée de l'acharnement dont elle est capable. À croire qu'elle est obsédée par mon bonheur depuis qu'elle s'est mariée *par amour*, soupira Hugh avec une grimace de dégoût. Elle s'est mis en tête que je ne serai jamais vraiment heureux tant que la femme de mes rêves ne m'aura pas passé la corde au cou. Si cette femme n'est pas *Minerva*, elle m'en trouvera une autre en un rien de temps.

— Au moins, le seul parent qui te reste te souhaite-t-il de faire un mariage heureux. Mon père est décidé à m'imposer une épouse, et malgré mes protestations me présente au moins une fois par semaine une prétendante raisonnablement quelconque. J'hésite désormais à me promener dans Hyde Park, de peur

qu'il ne débarque avec une nouvelle candidate. Quand on songe pourtant à ce que Rotten Row offrait en matière de jeunes femmes bien disposées...

Par « bien disposées », Giles entendait discrètes, ouvertes au badinage, libres et généreuses de leurs faveurs, sans désirer aucune complication. Si Hugh et lui étaient bons amis, et depuis si longtemps, c'est qu'ils avaient les mêmes goûts en matière de femmes et détestaient l'idée d'un attachement permanent.

— C'est bien beau, tout ça, mais pourrions-nous s'il te plaît nous concentrer sur le problème du jour ? *Mon* problème. Que vais-je faire ?

— Mon cher, si tu n'es pas prêt à fuir, tu vas devoir faire face. Je me suis laissé dire qu'avouer apaisait l'âme. À moins que tu ne puisses dénicher une fausse fiancée d'ici quelques semaines.

Giles ne l'aidait décidément pas beaucoup.

— Mais bien sûr ! C'est de notoriété publique : il y a à Mayfair au moins cent jeunes filles comme il faut qui seraient ravies d'être ma fiancée temporaire et de traverser le pays pour aller passer Noël au fin fond du Hampshire.

— Pourquoi faudrait-il qu'elle soit comme il faut ?

— Parce que Minerva est tout ce qu'il y a de plus comme il faut ! Je l'ai inventée ainsi. Quitte à servir ce gros mensonge, je n'allais pas faire moins que de la conformer en tout point à l'épouse que n'importe quelle mère voudrait pour son fils.

— « Oh, comme la vie vient à se compliquer dès lors que l'on commet une première fausseté... »

Hugh fusilla son ami du regard.

— Si tu pouvais éviter les citations de théâtre quand je suis en plein dilemme...

— J'adore le théâtre.

— Je suis venu te demander de l'aide, quelques conseils pleins de sagesse, parce que tu es censé être mon meilleur ami. Mais à part te bourrer de sablés et me dire que je suis fait comme un rat...

— Mais tu es fait comme un rat, insista Giles en agitant un nouveau sablé dans sa direction. Quand tu t'es lancé dans cette comédie ridicule, il y a deux ans, je t'ai fait part de mes doutes et t'ai prodigué moult conseils, tous empreints d'une grande sagesse. Des conseils que tu as allègrement ignorés.

— À l'époque, tu avais trouvé l'idée géniale. Je m'en souviens comme si c'était hier !

— En effet. Parce que c'était une idée géniale, et que j'en étais jaloux. Si seulement mon père avait pu habiter de l'autre côté de l'océan pour que je puisse m'inventer une fiancée... Et puis, tu as pour la prose enflammée un don que je n'ai pas. Ces lettres émouvantes que tu as écrites pendant son long combat contre la tuberculose, dans lesquelles tu relatais le temps passé à son chevet, fidèle, lui faisant la lecture tout en maudissant le doigt capricieux du destin, je n'ai pas honte de t'avouer qu'elles m'ont fait monter les larmes aux yeux...

Ce qui restait du neuvième sablé disparut avant que son ami puisse le réprimander d'un mouvement de l'index.

— Mais souviens-toi aussi, reprit Giles, que j'étais en faveur du décès tragique de Minerva. Elle l'avait bien mérité, la pauvre, après un calvaire pareil. La tuberculose est une maladie tellement romantique... et tu aurais pu ensuite jouer le héros au cœur brisé qui n'a plus que ses yeux pour pleurer. Cela t'aurait valu au minimum quelques mois de répit.

— Je ne pouvais pas la faire mourir ! C'était retour à la case départ, ma mère se serait remise à me

chercher l'âme sœur. À la fin, elle était sur le point d'embarquer pour venir me consoler !

Mais Giles avait raison, Hugh en était conscient. Son ami avait beau offrir au monde l'image d'un être superficiel et désinvolte, il avait une désagréable tendance à voir juste, la plupart du temps. Hugh poussa un long soupir en signe de reddition. Il en avait trop fait et maintenant son château de cartes menaçait de s'effondrer.

— D'accord, je l'admets : cette guérison miraculeuse était un peu tirée par les cheveux.

— Pas autant que le décès prématuré de son père dans les Cairngorms l'an dernier ! Je t'avais pourtant mis en garde : écrire à ta mère en état d'ivresse n'était pas une bonne idée.

— C'est vrai. Et tu avais raison encore une fois. Mais en insistant pour faire le voyage et m'aider à organiser le mariage, ma mère m'a pris de court et j'ai paniqué. J'ai eu un mal de chien à lui faire croire à mon histoire. Mon séjour aux Amériques à Noël dernier en a été gâché. J'aurais *vraiment* dû t'écouter. Voilà. Content ?

— De toute évidence, ta mère n'a pas été complètement convaincue. Elle ne viendrait pas, autrement. En te laissant si peu de temps pour te retourner, qui plus est. À croire qu'elle ne vient que pour te piéger.

Giles souriait. Visiblement, il s'amusait comme un fou.

— Encore une fois, tu ne m'aides pas beaucoup, grommela Hugh en se levant. Si tu n'as rien d'autre à proposer que des critiques, je m'en vais prendre l'avis d'amis plus raisonnables.

— Nous n'avons pas d'amis raisonnables, répliqua Giles doctement. Mais si tu t'en vas, sonne avant de quitter la pièce, s'il te plaît, conclut-il en soulevant

l'assiette vide posée sur son estomac. Il semblerait que quelqu'un ait mangé tous les sablés.

Hugh alla jusqu'au White's Club, et déprima un peu plus car, en fait d'amis, il n'y trouva que les sempiternels vieux garçons bourrus et tristes qui n'avaient rien de mieux à faire que de se caler dans de confortables fauteuils capitonnés et de grommeler leur mépris pour l'état du monde. Il poursuivit son chemin, marchant sans but le long de Piccadilly malgré un froid pénétrant. Il n'avait jamais été très doué pour l'introspection. Celle-ci le rendait sentimental ou honteux, deux émotions qui l'affligeaient bien assez comme ça depuis que Payne, son fidèle majordome, avait posé cette fichue lettre sur la table ce matin, à côté de ses deux œufs à la coque, et qu'il avait compris qu'il était sur le point de briser le cœur de sa mère.

Exactement comme son père.

La missive – et cette comparaison – lui avait coupé l'appétit. Il n'avait rien avalé de la journée : pas étonnant que son cerveau ait du mal à trouver une solution. Mesures importantes et projets d'avenir ne pouvaient être décidés l'estomac vide. Il résolut d'aller au Lion & Lamb, une auberge de Conduit Street où il était assuré de faire un bon repas tout en s'épargnant la présence de quiconque comptait dans la bonne société. Il pourrait ainsi tenter de résoudre son dilemme sans interférence. Empruntant les petites rues pour aller plus vite, il réfléchit à son problème.

Que faire ?

Il regrettait de ne pas avoir fait mourir Minerva, comme le lui avait conseillé Giles. Dès le départ, sa

fausse fiancée ne devait exister que provisoirement, histoire de calmer sa mère, d'éviter de se brouiller avec elle et de se donner un peu de temps. Plus encore que l'introspection, il détestait les disputes, et détestait décevoir. Par-dessus tout, il détestait faire souffrir ceux qui l'entouraient, en particulier sa mère.

Il l'adorait, malgré cette fâcheuse habitude qu'elle avait de vouloir jouer les entremetteuses. Elle ne méritait pas ce qui arrivait. Elle n'avait jamais désiré qu'une chose : le bonheur de son fils, et s'était sacrifiée sans compter pour cela. Hugh avait pratiquement dû l'obliger à épouser l'amour de sa vie pour qu'au moins une fois, elle pense à elle. Raison pour laquelle, sans doute, elle le poussait aujourd'hui à faire de même. Elle se sentait coupable d'être heureuse et, pour atténuer ses remords, avait besoin de le voir heureux lui aussi.

Or pour elle, allez savoir pourquoi, cela passait par le mariage. Malgré l'apparente réussite de son second passage devant monsieur le curé, les conséquences du premier avaient laissé des traces dans l'esprit de Hugh. Comment aurait-il pu en être autrement ? Hugh et son père, c'était bonnet blanc et blanc bonnet.

Ou presque.

Il frissonna et secoua la tête. Un homme n'aurait dû se marier que s'il avait la ferme intention de respecter ses vœux. Un tel engagement nécessitait deux qualités dont Hugh était presque certain d'être dépourvu : des yeux qui ne regardaient pas ailleurs, et un cœur capable d'aimer vraiment.

Or, en trente-deux ans d'existence, il avait aimé... beaucoup de femmes, sans que l'une d'elles éveille en lui le désir d'être un bon mari. En dehors d'un

penchant pour le mensonge assez courant chez les Standish de sexe masculin, le sang de son père, coureur de jupons invétéré rétif à toute autorité, coulait dans ses veines et y coulerait toujours. Non, vraiment : le mariage, ce n'était pas pour lui.

Finir comme les vieux garçons bourrus et tristes qui passaient leur temps au White's parce que personne ne les attendait à la maison ne le tentait guère, mais il faudrait bien qu'il se résigne à son sort. Les Standish de sexe masculin n'étaient pas faits pour le mariage : c'était, pour ainsi dire, gravé dans le marbre. Au moins Hugh avait-il suffisamment de grandeur d'âme pour oser y renoncer. Quand son temps viendrait, il prendrait place dans un fauteuil capitonné au White's, à côté de Giles, et tous deux grommelleraient ensemble leur mépris pour l'état du monde. Jusqu'à ce que l'un d'eux meure...

Et voilà qu'il se remettait à faire du sentimentalisme, à s'apitoyer sur son sort futur, alors qu'il n'était encore qu'un jeune chevreuil qui profitait de la vie et s'amusait beaucoup.

Du moins s'était-il beaucoup amusé. La rose avait perdu un peu de ses couleurs ces derniers mois, et de plus en plus souvent il devait se forcer à sortir dans le seul but de sauver les apparences auprès de ses amis. Cela l'inquiétait. Car c'était tout de même le signe que la vieillesse avançait, cahin-caha, dans sa direction. Les fauteuils capitonnés et déprimants du White's l'attendaient au tournant.

Hugh s'était promis de faire un effort pour continuer à profiter pleinement de son célibat, et pourtant, de plus en plus souvent, il trouvait des excuses et restait chez lui. Depuis qu'il avait inventé Minerva, il ne fréquentait plus aussi assidûment les lieux de

perdition. La vérité, c'était qu'il n'était plus le célibataire insouciant qu'il avait été.

Au fond, dans les recoins de son âme où il était encore honnête avec lui-même, il savait qu'il s'était raccroché au mirage qu'était Minerva pour ne pas avoir à avouer à sa mère qu'il ressemblait trop à son père pour envisager un jour de se marier. Car il en était certain : cette vérité lui briserait le cœur.

Mais en repoussant aux calendes grecques la conversation honnête qu'il aurait dû avoir avec elle, il s'était mis dans un pétrin dont il ne savait plus comment se sortir. Et sincèrement, il espérait qu'une fois l'estomac plein, la solution idéale germerait dans son esprit. Sinon, il était vraiment fichu.

Il remontait Sackville Street lorsqu'une altercation attira son attention.

— Je vous paierai en temps utile, madame. Pas avant.

Un gentleman d'un certain âge se tenait sur la dernière marche d'un perron, devant une porte d'entrée. À en juger par sa tenue, soit il sortait, soit il arrivait. Quelques marches plus bas, sur le trottoir, se trouvait une femme dont Hugh ne voyait que le dos. Elle portait un épais manteau d'hiver qui avait connu des jours meilleurs. Sa tête disparaissait sous un bonnet de velours. Une grosse écharpe et des mitaines dépareillées, visiblement tricotées à la main, complétaient le tout.

— Monsieur Richards, cet argent, je l'ai gagné.

Elle avait une jolie voix, douce, assurée. Plutôt mûre. Et elle parlait très correctement, ce qui le surprit étant donné sa tenue. À en juger par sa coupe, son manteau devait avoir une bonne dizaine d'années. Hugh songea qu'elle devait être veuve, entre trente et quarante ans, peut-être mère de plusieurs

enfants qu'elle devait élever seule. Le monde était cruel avec certains.

Elle se raidit, redressa les épaules. Il l'imagina adresser au vieil homme un regard de reproche, et se sentit plein d'empathie pour elle.

— J'attends depuis déjà quatre semaines, monsieur, et cette fois je ne partirai pas tant que vous ne m'aurez pas payée.

S'apercevant que Hugh le regardait, l'homme s'empourpra.

— Comment osez-vous m'aborder devant chez moi et provoquer un esclandre !

— Comment osez-vous m'employer pour un travail puis refuser de me payer ? Cela fait un mois, monsieur Pinkwell. Un mois d'hiver. J'ai attendu suffisamment longtemps.

Hugh sentit son sang s'échauffer. Le scélérat ! Cette pauvre femme avait visiblement un besoin impérieux de cet argent.

— Vous permettez, madame ? Je peux vous proposer mon aide.

Pour faire bonne mesure, il dévisagea l'homme d'un regard méprisant et hautain.

La femme se retourna. C'était en réalité une jeune fille. Une jolie jeune fille. Très jolie, même. Si jolie qu'il en eut le souffle coupé.

— Ma foi, je vous remercie, monsieur. Vous êtes un vrai gentleman.

Elle se tourna de nouveau vers le vieil avare.

— M. Pinkwell ici présent a eu recours à mes services pour une illustration destinée à accompagner une réclame. La réclame en question est parue dans le *Morning Advertiser*, le *Chronical* – deux fois – et dans le *Times* d'aujourd'hui, mais je n'ai toujours pas reçu la somme sur laquelle nous nous étions

entendus pour ce travail. Il me doit neuf shillings et trois pence.

Hugh dut se faire violence pour quitter des yeux l'adorable visage.

— Qu'avez-vous à dire à ce propos, monsieur Pinkwell ?

— Je la paierai en temps utile.

— Estimez-vous que madame a mal fait son travail ?

Le vieil homme se raidit.

— Disons que j'ai vu mieux.

— Mais vous l'avez jugé suffisamment bon pour être publié dans le *Times*, le *Morning Advertiser* et le *Chronical* ?

— Deux fois, précisa la jeune femme d'un ton ferme. Et je ne crois pas trop m'avancer en disant que cette réclame a permis une augmentation conséquente de ses ventes. Parce que c'est une illustration particulièrement réussie.

De son aumônière, elle tira une coupure découpée dans un journal et la tendit à Hugh. Au centre de la réclame était dessiné avec quantité de détails un flacon médicinal dont l'étiquette colorée annonçait : *Sirop pour le foie du Dr Pinkwell*. À gauche de la petite bouteille se trouvait un homme à l'air hagard visiblement sur le point de s'effondrer d'épuisement. À droite, le même homme, tout guilleret après seulement une semaine de traitement avec la potion brevetée. Au-dessus de l'ensemble, un bandeau imprimé en caractères gras proclamait : *Plus jamais fatigué avec le sirop Pinkwell*.

— C'est une illustration remarquable. Au point que je serais tenté de me procurer un de ces flacons. Vous êtes une artiste talentueuse, mademoiselle... ?

— Merriwell. Et je vous remercie du compliment, monsieur.

— Monsieur Pinkwell, je ne suis pas expert en la matière, et je m'en excuse, mais il me semble que cette magnifique illustration vaut tout à fait ses neuf shillings et quelques.

Il regardait l'homme de haut, avec toute la morgue dont il était capable. Son appartenance à l'aristocratie ne faisait aucun doute.

— Ce ne sont pas vos affaires, monsieur.

Ah. Ce n'était peut-être pas si évident, alors...

— À vrai dire, c'est *milord*, pas monsieur.

Hugh n'avait jamais repris qui que ce soit à ce sujet parce qu'il détestait mettre les gens mal à l'aise, mais Pinkwell méritait d'être remis à sa place.

— Refusez-vous de payer parce que vous n'en avez pas les moyens, monsieur ? Êtes-vous en difficulté, financièrement parlant ? demanda-t-il, haussant délibérément le ton à l'intention des passants curieux qui ralentissaient au passage pour savoir de quoi il retournait. Si c'est le cas, peut-être Mlle Merriwell accepterait-elle de vous accorder un délai pour cette énorme dette ?

Le vieil homme était devenu cramoisi.

— Comment osez-vous !

Mais déjà, il sortait de sa poche une bourse repleète et l'ouvrait, impatient de voir ces deux importuns libérer son perron. Hugh ne résista pas à la tentation et tendit sa main gantée, comptant à voix haute chaque pièce que Pinkwell posait au creux de sa paume.

— Voilà ! Neuf shillings, grommela le vieil homme en refermant sa bourse.

— Et trois pence, précisa Hugh avec un clin d'œil en direction de Mlle Merriwell. N'oubliez pas les trois pence, monsieur.

L'autre les lui jeta presque à la figure.

— Allez, bon vent ! Je me passerai désormais de vos services, mademoiselle Merriwell.

D'une main tremblante, il peina ensuite plusieurs secondes avant d'introduire sa clé dans la serrure, puis entra précipitamment et claqua la porte derrière lui.

— Tenez, dit Hugh avec un grand sourire, en transférant toutes les pièces au creux de la mitaine de la jeune femme. On a fini par y arriver.

Elle lui décocha un sourire radieux en retour, et il eut l'impression de plonger dans un bain de lumière. En un instant, le très joli visage était devenu absolument divin. Elle avait des yeux magnifiques, d'un vert profond, légèrement en amande et ourlés de cils épais et noirs.

— Je suis votre obligée, milord. Mille mercis pour votre intervention, venue à point nommé. C'était très gentil de votre part.

— Je vous en prie, ce n'était rien. J'ai un faible pour les demoiselles en détresse.

C'était un fait : la détresse, chez les demoiselles comme chez les chiens errants, les veuves et les orphelins, touchait en lui une corde sensible. Cependant, il voyait cela comme un point faible et refusait en général de l'admettre. Les célibataires à la vie dissolue ne perdaient pas de temps à s'inquiéter de ce genre de choses.

— J'ai toujours aimé m'imaginer en preux chevalier.

Si sa nature de philanthrope venait à être connue, Hugh serait la risée de son entourage.

— Une chose est sûre : vous avez été le mien, dit-elle. J'avais tout essayé, sans parvenir à le faire payer. L'accoster aujourd'hui devant chez lui était

mon dernier recours. Et j'aurais échoué si vous n'étiez pas arrivé.

Sans savoir pourquoi, Hugh se sentit soudain grand et fort.

— Oh, permettez-moi d'en douter. Vous sembliez tout à fait déterminée.

— Neuf shillings, c'est neuf shillings.

Elle haussa les épaules, comme s'il s'agissait avant tout d'une question de principe, mais il savait que non. Ses vêtements étaient élimés, ses bottines étaient éculées, leurs talons râpés. Elle avait vraiment besoin de cette somme.

— Si j'acceptais de laisser une dette impayée, la rumeur se répandrait comme une traînée de poudre, et il ne me resterait plus qu'à travailler pour l'honneur, dit-elle en mettant les pièces dans son aumônière, avant de lui sourire de nouveau. Merci encore, mon preux chevalier. Je vous souhaite la meilleure des journées possible.

Sans savoir pourquoi, il voulut la retenir.

— Vous êtes une artiste, alors ?

— Je fais de la gravure sur bois.

— De la gravure sur bois ?

— Je grave des dessins sur de petits blocs de bois, dont les imprimeurs se servent ensuite pour insérer des images dans les journaux, dit-elle en mimant ce qu'il supposa être une presse. Je dessine à la demande – fleurs, drapeaux... potions pour le foie. C'est le client qui décide.

— C'est un métier très... peu répandu.

— Oui. Très peu répandu, dit-elle avec un sourire résigné.

— En tout cas, c'est la première fois que je rencontre une graveuse. Je m'appelle Hugh, mademoiselle Merriwell. Hugh Standish, comte de Fareham.

Il lui tendit la main, elle la serra. Il aurait voulu qu'elle ne retire jamais la sienne.

— C'est la première fois que je rencontre un comte, donc nous sommes à égalité. Et je m'appelle Minerva.

Ce fut comme si le monde s'arrêtait de tourner.

Non. C'était impossible...

— Minerva ?

— Je sais, c'est un peu prétentieux. Mon père aimait à se penser érudit. Il a donné des prénoms de déesses romaines à ses trois filles. Moi, c'est la déesse de la Sagesse et des Arts, donc finalement c'est assez bien tombé, vu que je suis une sorte d'artiste. Au service d'un sirop pour le foie, mais quand même.

Hugh se sentit sourire. Dans son esprit, des bourgeois d'espoir s'épanouissaient.

— Minerva. Voilà qui tombe indéniablement à pic.

2

— Qu'est-il arrivé à la vraie Minerva ?

Elle faisait de son mieux pour afficher une expression de méfiance – bien compréhensible – plutôt que d'inconfort, tentant d'ignorer la neige qui pénétrait dans ses bottines et imbibait ses épais bas de laine maintes fois reprisés. Ce n'était pas tous les jours qu'un pair du royaume proposait de vous faire passer pour sa fiancée toute une semaine, dans son domaine du Hampshire. À dire vrai, cette proposition était tellement bizarre que seule une simple d'esprit ne se serait pas méfiée, et Minerva était tout sauf une simple d'esprit. Mais en l'occurrence, les vingt livres proposées avaient nettement attiédi sa méfiance.

Vingt livres !

Une petite fortune.

C'était plus d'argent qu'elle n'en avait jamais eu entre les mains. Énormément plus que les neuf shillings et trois pence durement gagnés qui se trouvaient en cet instant dans son aumônière. Neuf shillings qui ne feraient pas long feu. Elle en devait cinq à son propriétaire en arriérés de loyers pour éviter l'expulsion, et un de plus pour le mois à venir. Le septième irait dans la caisse d'Ackerman, le

marchand de couleurs du Strand, parce qu'une graveuse avait besoin d'encre, de crayons et de gouges fines et aiguisées. Restaient deux shillings et trois pence pour des produits de luxe comme la nourriture, qu'il faudrait faire durer jusqu'à l'obtention d'une nouvelle commande – ce qui pouvait prendre des semaines.

Ses tarifs avaient beau être inférieurs de moitié à ceux de ses concurrents, elle n'avait pas assez de commandes régulières. Elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Pendant des années, elle avait travaillé pour le même imprimeur, près de la cathédrale St. Paul. Le vieux M. Morton lui confiait beaucoup de commandes parce que ses clients huppés, les dames en particulier, adoraient les petits dessins qu'elle créait pour orner les cartes de visite.

Les dessins sophistiqués des affiches publicitaires et des réclames rapportaient plus, mais ces commandes-là étaient rares. C'est grâce aux cartes de visite qu'elle avait pu gagner sa vie correctement. À l'époque, ayant largement de quoi faire, elle n'avait pas cherché à développer sa clientèle. Et puis, M. Morton s'était éteint et son imprimerie, pourtant prospère, avait fermé, il y avait de cela un an. Depuis, Minerva se démenait pour trouver du travail.

Si seulement elle avait eu les moyens de se faire connaître par de la publicité, elle aurait été certaine de tripler ses revenus en un clin d'œil. Les clients prenaient la réclame très au sérieux, surtout quand elle attirait l'œil – et celles que dessinait Minerva l'attiraient toujours.

— Il n'y a pas de *vraie* Minerva. Je l'ai inventée.

Son preux chevalier avouait ce méfait avec un air délicieusement penaud. Oui, penaud était le terme,

il lui allait bien. Mais pour être honnête, tout devait lui aller, à ce jeune homme. Même vêtu d'un sac, il devait être séduisant.

— Pourquoi donc ?

Quelqu'un d'aussi beau que lui – un comte, qui plus est – ne devait pas avoir beaucoup de mal à trouver des candidates au rôle de vraie fiancée. Alors pourquoi en inventer une ? Ses semelles n'étaient assurément pas trouées, et avec sa taille, ses larges épaules, ses cheveux blonds et ses yeux bleus pleins d'étincelles, il correspondait en tout point à l'image qu'elle se faisait du preux chevalier. Si elle avait dû en dessiner un, lord Fareham aurait été son inspiration. Impressionnant en manteau de ville, il devait être renversant en cotte de mailles. Pour être honnête, c'était là une autre raison qui l'avait fait s'attarder. Son œil d'artiste était attiré par la perfection.

Il soupira, fit la grimace.

— Vous allez me trouver pathétique, mais c'est comme ça, je n'y peux rien. Je l'ai inventée pour mettre fin aux velléités d'entremetteuse de ma mère.

— C'est un peu extrême comme solution, non ?

Pourquoi diable aurait-il eu besoin d'une entremetteuse ? Les femmes devaient se jeter à son cou en permanence. Rien qu'en faisant quelques pas à son côté, elle avait senti son cœur s'emballer, et avait bien vu qu'elle n'était pas la seule à tomber sous le charme. En cinq minutes, Minerva avait repéré trois femmes qui l'avaient suivi d'un regard admirateur. Cela faisait une moyenne d'une femme enamourée toutes les quatre-vingt-dix secondes, et la rue n'était pas particulièrement passante.

— Extrême ?

Il s'arrêta net et lui fit face.

— Avez-vous une famille, mademoiselle Merriwell ?

— Oui. J'ai deux sœurs cadettes.

Et probablement un père en vadrouille quelque part, mais où ? Allez savoir. Il était possible qu'il ne soit plus de ce monde. Elle l'espérait, d'une certaine façon, parce que cela l'excusait de les avoir abandonnées à leur triste sort. Mais d'un autre côté, elle n'avait jamais rien attendu de sa part.

— Est-ce qu'elles vous dérangent, parfois ?

En permanence. Il ne se passait pas un jour ou presque sans qu'elle envisage joyeusement de les assassiner toutes les deux.

— De temps à autre. Comme souvent dans une famille, je suppose.

— Alors vous serez d'accord avec moi : les membres de votre famille peuvent parfois vous pousser à bout et provoquer chez vous une réaction excessive. Ma mère est experte en la matière. Oh, je l'adore. C'est une femme merveilleuse. Gentille, généreuse, pleine de bonnes intentions. Elle m'a élevé seule après le décès de mon père, et s'en est très bien sortie. Je lui dois tout... mais parfois, je pourrais la...

Il soupira, visiblement accablé.

— L'étrangler ?

Un sourire illumina son visage, révélant des dents blanches parfaitement alignées et deux adorables fossettes. Seigneur, qu'il était beau !

Dangereusement beau.

Elle allait devoir garder la tête froide avec ce loustic.

— Exactement. C'est une femme formidable, qui a l'habitude d'obtenir ce qu'elle veut et semble

persuadée que je serais plus heureux avec une épouse à mes côtés.

— Et c'est une idée à laquelle vous êtes opposé ?

Minerva se remit à marcher, au cas où l'effet particulier que lord Fareham avait sur son rythme cardiaque se serait vu sur ses pommettes, et parce que rester immobile permettait à la neige fondue de pénétrer le morceau de toile enduite qu'elle avait glissée dans sa bottine gauche pour colmater la semelle trouée.

Sa question sembla le surprendre.

— Évidemment ! Ma vie est merveilleuse comme elle est. Pourquoi diable chercherais-je à me faire mettre la corde au cou par une femme qui passerait son temps à me tanner pour un oui ou pour un non ?

— Toutes les femmes ne tannent pas leur mari, monsieur.

— C'est vrai. Mais je suis le genre d'homme capable de faire perdre patience à la femme la plus calme du monde, alors je finirais de toute façon par faire d'elle une casse-pieds jamais contente. Aussi sûr que deux et deux font quatre.

Ce sourire espiègle avait l'effet le plus étrange sur Minerva, qui sentait son estomac faire des bonds dans tous les sens.

— Et je sais de quoi je parle, reprit-il. Ma mère n'avait rien d'une casse-pieds, je suis l'unique responsable de son attitude aujourd'hui. Je suis quelqu'un de très frivole, voyez-vous... Trop égoïste. Je ferais un très mauvais époux, et un père encore pire.

— Beaucoup d'hommes sont des époux et des pères décevants, vous savez. Cela ne les empêche pas de se lancer dans cette entreprise.

— Encore une fois, vous avez raison... Mais contrairement à ces hommes, je suis pleinement

conscient de mes défauts, et je culpabilise à la moindre occasion. Jamais je ne me pardonnerais de faire vivre un enfer à ma femme, ni d'imposer un tel modèle à mes enfants. Mes fils deviendraient comme leur père et je ferais de mes filles des êtres désabusés avant l'âge.

C'était une façon pour le moins inhabituelle de voir les choses. Assez rafraîchissante, à vrai dire.

— Vous fuyez les responsabilités.

Elle aurait aimé pouvoir en faire autant.

— Chaque fois que c'est possible, oui.

Il se tut, comme si cet aveu le décevait lui-même. Puis, en un instant, il retrouva son sourire espiègle et lumineux.

— Mais ne dit-on pas qu'à force de travailler sans jamais s'amuser, on finit par s'étioler ? reprit-il. Et moi, je n'ai pas du tout envie de m'étioler, mademoiselle Merriwell. La tristesse, quel ennui ! Non, je ne suis pas fait pour le mariage, c'est aussi simple que ça. Le mariage exige un dévouement et une abnégation dont je ne suis pas capable. Je suis bien trop superficiel, et fier de l'être.

Il se tut une nouvelle fois, avant d'ajouter avec un regard presque gêné :

— Vous devez vous dire que je suis un sale gosse trop gâté qui ne pense qu'à lui.

— Loin de moi l'idée de vous juger.

Il sourit encore, et le cœur de Minerva s'emballa de plus belle.

— Vous êtes bien la première femme qui s'en absente. C'est très gentil de votre part.

Elle lui sourit en retour. C'était plus fort qu'elle. Malgré tous les défauts qu'il venait d'avouer, lord Fareham lui avait prêté main-forte de façon tout à

fait désintéressée, ce que personne n'avait fait depuis longtemps.

Quant à accepter sa proposition ridicule, c'était une autre affaire...

— D'une manière générale, lord Fareham, je pense que personne n'a le droit de juger qui que ce soit avant de s'être mis à sa place.

Et elle plaignait celui ou celle qui aurait été assez fou pour marcher avec ses bottines percées ou tirer le diable par la queue comme elle le faisait au quotidien. Se faire plaisir n'était jamais à l'ordre du jour. Cette vie n'avait rien de celle dont elle avait rêvé. Et malheureusement, il était peu probable que vingt livres suffisent à y changer quoi que ce soit.

— À vrai dire, je ne vous reproche pas de fuir les responsabilités. Ça peut épuiser, les responsabilités.

Elles l'avaient épuisée, elle. Mais élever et subvenir aux besoins de ses deux jeunes sœurs lui avait été imposé. Au lendemain de ses dix-neuf ans, elle avait dû assumer le rôle de leurs deux parents, sans autre choix que de courber le dos et faire ce qu'il fallait jusqu'à ce que les filles soient mariées. Avoir elle-même des enfants ne la tentait guère, et à moins d'un événement radical qui lui ferait changer d'avis, elle ne s'imaginait pas un jour en avoir envie. Être parent n'avait rien d'une sinécure.

Minerva aimait ses sœurs, mais il ne se passait pas une semaine sans qu'elle rêve de n'avoir à s'occuper que d'elle. Quel luxe ! De nouvelles bottines, quelques robes neuves, des crayons et des gouges de meilleure qualité pour ses gravures. Un endroit à elle. Quelques heures par jour pour s'y reposer et être tranquille, seule. Était-ce trop demander ?

Au lieu de quoi, elles s'entassaient dans trois pièces minuscules et chaque penny gagné aidait à

joindre les deux bouts. Son estomac gargouilla fort à propos, lui rappelant le petit déjeuner qu'elle n'avait pas eu les moyens d'acheter ce matin – ni la veille, à cause de M. Pinkwell. Avec vingt livres, elle aurait de quoi les nourrir, elle et ses sœurs, trois fois par jour pendant un an...

Seigneur, à ce rythme et affamée comme elle l'était, elle allait mordre la main qu'il lui tendait. Séduite par cet homme et par la perspective de toasts beurrés... elle était prête à accepter sa proposition, sans même en connaître les tenants et les aboutissants.

Affichant une expression délibérément pondérée, elle le regarda.

— Vous disiez que l'insistance de votre mère pour vous trouver une épouse devenait insupportable ?

— Insupportable *et* étouffante. J'ai tenu aussi longtemps que j'ai pu, stoïque. Pendant des années, elle m'a mis entre les pattes jeune fille après jeune fille. Où que je sois, je tombais sur une paire de cils qui papillonnaient. C'était devenu une torture.

Des effluves de son eau de Cologne parvinrent jusqu'aux narines de Minerva, qui fut tentée de se pencher en avant pour mieux en profiter.

— Des thés qui n'en finissaient pas, des dîners interminables, des conversations sans intérêt avec de jeunes ladies toutes impatientes de me mettre le grappin dessus. Et je peux vous dire que certaines étaient tenaces, prêtes à tout, mademoiselle Merriwell. Vous n' imaginez pas les stratagèmes qu'elles mettaient en place – souvent avec la complicité de ma mère – pour me rendre la vie compliquée. Que j'aie réussi à rester célibataire tient du miracle, je vous assure. Et puis il y a deux ans, sur un coup de tête, alors que

je ne savais plus comment freiner ma chère mère, j'ai inventé Minerva pour mettre un terme à tout ça.

— Je vois.

En fait, non, elle ne voyait rien. S'inventer une fiancée, même dans ces conditions, semblait un peu excessif. Réussir à jouer la comédie aussi longtemps paraissait hautement improbable, surtout avec une mère aussi impatiente de le voir marié. Elle avait sûrement cherché à se renseigner sur la fiancée de son fils.

— Votre mère habite dans le Hampshire, c'est ça ?

— Elle réside à Boston depuis quelque temps. Boston en Amérique, pas dans le Lincolnshire. Vous ai-je dit que mon beau-père était américain ?

— Elle a continué à vouloir intervenir depuis l'Amérique ?

— Ma mère est une femme déterminée, mademoiselle Merriwell. Mais outrageusement romantique, aussi. Elle s'est fixé comme objectif de me voir marié, et la distance ne l'a pas dissuadée une seconde de le poursuivre. Au moins, quand elle était ici, je pouvais garder un œil sur ses manigances, ou disparaître suffisamment à l'avance quand je découvrais ses projets. Depuis qu'elle est partie, tout est beaucoup plus imprévisible. Sa campagne matrimoniale se double d'une correspondance intense, et grâce à un cercle élargi de connaissances, elle a réussi à recruter une armée de larbins qui œuvrent à achever ce qu'elle a commencé. Dans les mois qui ont suivi son départ, j'ai été littéralement inondé d'invitations, et ai dû faire face à des dizaines de visites impromptues de toutes les mères de la bonne société et de tous les gentlemen souhaitant que leur fille fasse un beau mariage. J'ai été abordé à toutes les soirées, et hélé en public quand j'osais m'aventurer dehors.

— Pauvre de vous.

Les riches et les aristocrates avaient des soucis décidément bien différents des siens. Minerva aurait donné n'importe quoi pour échanger leur place. Le monde de lord Fareham semblait tellement plus agréable que le sien. Vêtements à la mode, sofas confortables, domestiques pour répondre à tous vos caprices...

— Voyant que ça ne marchait pas, ma mère a menacé de revenir seule, sacrifiant son propre bonheur, et de rester jusqu'à ce que *nous* trouvions la femme idéale. Elle savait que je finirais par culpabiliser et que j'en souffrirais terriblement – parce que je souffre terriblement quand je culpabilise, même si je n'ai pas vraiment de raison de culpabiliser. Elle savait aussi que sa présence me deviendrait insupportable. Un gentleman devrait forcément se rebeller contre ses parents, vous ne pensez pas ? Question de principe.

— Je suppose que ruer un peu dans les brancards donne le sentiment d'acquérir une certaine indépendance.

Le luxe de la rébellion... elle en rêvait.

— Exactement ! Sauf que... je reconnais que, dans mon cas, ce principe m'a un peu échappé, et devant l'imminence de son voyage, j'ai paniqué. J'ai inventé Minerva – jeune fille de bonne famille qui m'a tiré de mon existence superficielle et m'a montré combien la vie peut être belle à son bras.

D'un geste, il la montra, comme si elle correspondait parfaitement à la description. Puis il grimaça.

— Bon. Comme vous, mademoiselle Merriwell, j'ai un certain talent créatif. Mais moi, c'est la prose plutôt que le dessin. Connaissant le goût de ma mère pour la romance, je lui ai annoncé qu'elle n'avait

plus besoin de rentrer précipitamment, car la flèche de Cupidon m'avait enfin touché et mon cœur était irrémédiablement pris. Avec moult détails, je lui ai décrit comment j'avais secouru une demoiselle en détresse, dans une voiture dont les chevaux s'étaient emballés, et comment j'étais tombé fou amoureux d'elle dès l'instant où j'avais plongé mon regard dans le sien. Une histoire particulièrement convaincante et, si je peux me permettre, très émouvante. Mais dont je ne suis pas particulièrement fier.

— Donc, la création de Minerva était un acte désespéré ?

Le désespoir, elle connaissait. Le désespoir pouvait pousser une jeune femme en manque de chance à envisager de se faire passer pour la fiancée d'un jeune homme charmant, élégant et superficiel, et ce pour vingt malheureuses livres.

— C'est ça. Une création qui était destinée à rester éphémère. Mais j'avoue que devant l'allégresse de ma mère et l'interruption immédiate de sa frénésie d'entremetteuse, puisqu'elle attendait désormais avec impatience de recevoir une invitation à mes noces, je me suis un peu laissé emporter. Et j'ai étoffé mon mensonge pour maintenir le *statu quo*.

— Pendant deux ans ?

— L'ivresse de la liberté, mademoiselle Merriwell. La liberté est une drogue puissante.

L'espace d'un instant, il resta songeur, offrant son magnifique profil à Minerva, dont le regard d'artiste se laissait facilement capter et qui le lorgna avec un tantinet plus de convoitise qu'elle n'aurait dû, jusqu'à ce qu'il soupire à fendre l'âme.

— Hélas, le tableau idyllique que je n'ai cessé de lui brosser a fini par lasser ma mère. Elle a pris un billet transatlantique pour revenir, avec l'intention

de superviser les préparatifs du mariage. Je ne sais plus quoi faire. Si elle découvre que j'ai menti depuis le début, elle en aura le cœur brisé. Or jamais je n'ai voulu lui faire de mal...

Il avait l'air réellement attristé. Adorablement perdu.

— Voilà pourquoi j'ai besoin de vous. Si vous vous faites passer pour ma fiancée, elle ne saura pas que je lui ai menti.

— Mais, en prolongeant le mensonge, n'allez-vous pas simplement repousser l'échéance ?

— Je n'ai pas l'intention de le prolonger. J'ai juste besoin que vous soyez ma Minerva quelques jours. Une semaine tout au plus, de manière que ma mère vous rencontre, s'assure que tout est en place pour le mariage, et ensuite...

Il haussa les épaules.

— Ensuite, nous trouverons une raison suffisamment convaincante pour mettre un terme à nos fiançailles, et ma mère reviendra pour me consoler parce que j'aurai le cœur brisé.

La réalité de la situation refit surface pour rappeler à la jeune femme que ces vingt livres, elle les aurait gagnés en trompant quelqu'un.

— Vous voulez que je joue le mauvais rôle alors que nous lui mentirons tous les deux ?

— Je n'ai pas encore tout prévu en détail.

— C'est ce que je vois.

Malgré le côté tentant des vingt livres, cet homme était fou de croire une seule seconde que son plan avait des chances de réussir et qu'elle accepterait d'en faire partie. Un mensonge restait un mensonge, tout enjolivé fût-il. Les sœurs Merriwell étaient peut-être au bord de la misère, elles avaient encore des valeurs morales.

— Je ne peux pas faire quelque chose d'aussi méchant à quelqu'un que je ne connais pas, lord Fareham. Votre mère ne m'a rien fait, mais mes actes risquent de la blesser si elle découvre l'imposture. Je refuse de participer à cela.

Fière de sa décision, Minerva reprit son chemin, puis se souvint qu'il l'avait aidée auprès de M. Pinkwell.

— Je vous remercie de m'avoir prêté assistance, tout à l'heure. J'espère que vous trouverez comment vous sortir de cette situation délicate, et je vous souhaite une très belle journée.

Et adieu aux vingt livres. Le rêve avait été agréable, mais tout avait une fin.

La présence de lord Fareham avait été agréable, elle aussi. L'espace d'un instant, en marchant à son côté et se laissant aller à imaginer tout ce qu'elle pourrait s'acheter avec cet argent, elle avait retrouvé l'insouciance de ses vingt-quatre ans.

— Et si je monte à quarante livres ?

Elle trébucha. Quarante livres, c'était deux ans de loyer au moins, et de quoi se faire quelques petits plaisirs de temps en temps. Ou alors elles pourraient quitter l'appartement sinistre de Clerkenwell et s'installer dans un endroit plus agréable, plus grand, dans un quartier offrant de meilleures perspectives. Avec quarante livres, Minerva pourrait faire de la publicité dans les journaux, développer sa clientèle, et parvenir enfin à gagner décemment sa vie avec ses illustrations.

Quarante livres, c'était tout un éventail de possibilités qui s'offraient à elles. Des possibilités qui changeraient leur vie.

3

— Cela ne me plaît tout de même pas beaucoup.

Depuis qu'elles avaient quitté Londres, Diana avait répété cette phrase au moins vingt fois.

— C'est potentiellement dangereux et moralement répréhensible, si tu veux mon avis.

Minerva ne voulait pas de son avis. Elle voulait lire, ou regarder défiler par la fenêtre le paysage verdoyant. Penser à autre chose qu'au stratagème ridicule mais indéniablement lucratif dans lequel elle avait entraîné ses sœurs. Elle aurait tout le temps d'y songer une fois arrivée au domaine, ce qui n'allait pas tarder.

Elle allait se faire passer pour la fiancée d'un pair du royaume pour éviter à cet enfant gâté d'être pris au piège de son propre mensonge. Minerva n'avait pas besoin du regard mécontent de Diana, assise en face d'elle, pour se sentir mal à l'aise : en vérité, depuis qu'elle avait accepté la proposition de lord Fareham, la honte ne l'avait pas quittée. Même si, à sa décharge, elle avait accepté uniquement parce que sa situation était désespérée.

Plus désespérée que jamais, malheureusement. Alors elle se rassurait en imaginant ce qui serait arrivé si son preux chevalier n'était pas apparu au

moment où elle bataillait pour obtenir de cet avare de Pinkwell les neuf shillings et trois pence qu'il lui devait. Sans lui, à l'heure qu'il était, elles seraient sans doute à la rue. Accepter de mentir pour lui, c'était s'assurer d'avoir un toit pour les années à venir. Et de vivre dans le luxe pendant quelques jours.

Diana croisa les bras et la fixa d'un regard noir.

— À quel moment exactement sommes-nous tombées si bas, ma chère sœur ?

Quand tu as été renvoyée de la bibliothèque pour avoir répondu sèchement à un usager, et que nous n'avons plus eu les moyens de payer le loyer !

Minerva le pensa, mais ne le dit pas. Il aurait été injuste de faire peser tout le poids de leur situation sur Diana. Si elle avait été à sa place quand l'usager en question l'avait traitée de pauvre idiote, elle aurait sans doute réagi de la même façon. Chez les sœurs Merriwell, on avait la réplique cinglante et l'orgueil à vif. Et si l'esclandre de Diana était le dernier événement en date dans la chronologie de leur dégringolade économique, ce n'était pas le seul, loin de là.

Vee se mordait nerveusement la lèvre, rappelant à Minerva que sa petite sœur, aussi mûre et réfléchie semblait-elle, n'avait que quinze ans.

— Sans parler de l'inconvenance de la situation. Trois jeunes filles sans chaperon séjournant au domaine d'un célibataire...

Malgré leur situation matérielle, Vee restait très à cheval sur les principes et la bienséance. Fixant ses mains gantées, elle ajouta, songeuse :

— Est-il seulement celui qu'il prétend être ? Après tout, en dehors de sa parole et de celle du domestique qu'il nous a envoyé, rien n'affirme qu'il soit vraiment le comte de Fareham.

— Il avait l'allure d'un comte.

Minerva n'en avait jamais rencontré, bien sûr. Les comtes ne fréquentaient pas les mêmes quartiers qu'elle. On trouvait à Clerkenwell un certain nombre d'horlogers et de commerçants respectables – de moins en moins –, quelques traîne-savates et autres voleurs à la tire, et beaucoup de miséreux. Mais les loyers étaient bas, et à cheval donné on ne regardait pas les dents.

— Comte ou pas, il est de toute évidence suffisamment fortuné pour nous envoyer cette voiture somptueuse – qui est sa seconde voiture, en plus !

Pour que les filles ne pensent pas que la fortune en question était peut-être en train de monter à la tête de leur sœur aînée, d'ordinaire posée et raisonnable en toute situation, Minerva les regarda bien en face et tenta de mettre les choses au point.

— J'ai bien compris que vous désapprouviez toutes les deux ma décision. Je la désapprouve moi-même. Mais étant donné notre situation financière, qui n'est pas loin d'être désespérée, seule une idiote aurait décliné cette proposition pour le moins lucrative.

— J'aurais juste apprécié que tu nous le présentes d'abord, Minerva. Nous nous serions fait notre propre opinion. Tu aurais peut-être dû l'inviter à la maison pour le thé...

Minerva grimaça à l'idée qu'il aurait pu la voir chez elle, au milieu de ces meubles miteux achetés d'occasion, dans cet environnement délabré où flottaient les remugles des taudis tout proches.

— Lord Fareham habite à Mayfair ! Comment aurais-je pu l'inviter chez nous ?

Recevoir son majordome avait été suffisamment humiliant comme cela. L'homme avait balayé leur

intérieur du regard avant de poser sur elle un œil compatissant.

Oubliant d'avoir quinze ans, Vee la considéra avec sévérité à travers ses petites lunettes.

— Il n'y a pas de honte à être pauvre, Minerva.

Leur père leur avait souvent fait la même remarque lorsqu'elles étaient plus jeunes. Minerva l'aurait peut-être cru, s'il ne les avait pas allègrement abandonnées à cette pauvreté lorsqu'il ne l'avait plus supportée. Coïncidence, il avait disparu au moment où Minerva avait atteint l'âge de prendre le relais. Cette crapule l'avait élevée dans cette optique !

— Il n'y a pas de quoi s'en réjouir non plus, Vee. La misère reste la misère, nous le savons toutes les trois.

Chaque année avait été plus dure que la précédente, et comme ses sœurs, Minerva était devenue vieille avant l'âge.

Vieille, fatiguée et usée par les difficultés de la vie.

Triste constat, qui résumait pourtant les vingt-quatre années qu'elle avait passées sur terre.

— Nous travaillons avec acharnement, tous les jours, et nous arrivons à peine à joindre les deux bouts.

Bientôt, si les astres ne se décidaient pas à changer, même Vee devrait trouver du travail. Minerva avait fait ce qu'elle pouvait pour la protéger jusque-là, mais son enfance risquait d'arriver brusquement à son terme si elle devait intégrer la cohorte des ouvriers. Il lui faudrait grandir bien vite, ou cette vie-là ne ferait qu'une bouchée de la jeune fille sensible et studieuse qu'elle était.

— Je comprends votre appréhension face à la proposition de lord Fareham, vous savez. Car elle est en effet un peu spéciale et tout à fait inhabituelle. Ce

que je m'apprête à faire est moralement discutable, j'en suis consciente. Mais je vous le dis tout net : je n'aurai aucun état d'âme à me faire passer pour sa fiancée jusqu'à Pâques s'il le faut. Au contraire, je le ferai avec plaisir. Parce que je doute que vivre chez un comte dans le Hampshire, en étant grassement payée pour être quelqu'un d'autre, soit pire que l'existence que nous avons menée ces derniers temps. Jusqu'à preuve du contraire, les grands principes moraux n'assurent ni le gîte ni le couvert.

— Si tu le dis...

Vee était toujours inquiète, et c'était compréhensible. Qui aurait pu lui en vouloir ?

Ces derniers jours avaient été un véritable tourbillon. Mercredi, sa sœur aînée était sortie pour tenter de récupérer auprès de M. Pinkwell de quoi garder leur appartement, et jeudi, cette même sœur l'avait pratiquement poussée de force dans la voiture d'un inconnu partant pour le Hampshire, avec pour toute promesse celle d'avoir un nouveau toit. En l'occurrence, celui d'un célibataire trop gâté et pas vraiment à cheval sur les principes. Si Vee ou Diana avait annoncé un jour à Minerva qu'elle pliait bagage pour endosser le rôle de la fiancée d'un inconnu, elle serait sortie de ses gonds. Si elles étaient là toutes les deux, c'était parce que Minerva n'avait pas eu le choix. En tant que chef de famille, elle devait prendre des décisions. Elles la respectaient pour cela, et la plaignaient tout autant.

— J'aurais juste aimé le connaître un peu mieux.

— C'est peut-être un assassin..., dit Diana, toujours la plus imaginative des trois. Si ça se trouve, tout ceci n'est qu'une ruse destinée à satisfaire une soif de sang inextinguible.

— Tu passes beaucoup trop de temps à ce journal... Tu vois toujours le mal partout.

Diana soumettait article sur article à un hebdomadaire, dans l'espoir d'être un jour publiée, mais le propriétaire de la feuille de chou en question préférait la payer une misère une fois par semaine, juste avant la parution de son torchon, pour corriger les fautes d'orthographe et de grammaire de ses journalistes – moins talentueux mais de sexe masculin.

— Je préfère juste voir la vie comme elle est, plutôt que de la regarder à travers les lentilles roses que tu utilises visiblement. Tu crois vraiment que l'herbe est plus verte quand on est la fausse fiancée d'un homme riche ? Franchement, je me demande à quoi tu pensais en acceptant de participer à une farce pareille.

Diana avait pris l'initiative d'une petite enquête juste avant leur départ, et ce qu'elle avait découvert concernant la réputation de lord Fareham était, Minerva ne pouvait le nier, des plus inquiétants. Son nom avait été mentionné à plusieurs reprises dans la rubrique à scandales du journal, à la fois pour son style de vie et le nombre de ses aventures sans lendemain. À tel point qu'elle doutait sincèrement qu'il soit submergé par les responsabilités incombant à un comte, comme il le lui avait expliqué avec tant de conviction. Son chevalier n'avait rien de preux, et sans doute pas grand-chose de chevaleresque non plus.

— Ton comte n'est ni plus ni moins qu'un fêtard. Un débauché qui sort avec d'autres débauchés pour s'adonner à la débauche, dit Diana en agitant un index. Il t'a attirée jusque dans son domaine du Hampshire pour te séduire. Il va ruiner ta réputation.